

SAINTON [EN MIROIR] NOTNIAS

autoportraits vs portraits

Ce qui change (bouleverse la donne, le sens de l'œuvre) ici, dans la série des grands autoportraits, par rapport aux portraits précédents, c'est le déboulé de la couleur (vert, jaune, rouge) et de nouvelles figures (cœur sanglant, croix, cœur barré d'un arbre) dans cet univers jusqu'alors tendant au monochrome et volontairement minimal.

Patrick Sainton applique son ironique axiome (programmatif réduit à l'élan primordial) : « peindre comme singe ». Ainsi, ce qui se trame, n'est pas un quelconque retour à, mais plutôt une poursuite de. Sans autres moyens que ceux.

Encore une fois, faire.
Faire par terre ou sur un coin de table.
Faire. Défaire. Refaire.
(Façon de parler ou de se taire).

Encore une fois, battre les cartes, faire place nette, bricoler avec rien, redistribuer son fragile alphabet (lettres volées ?). Faire sourdre ce qui, rentré, empêché (la peinture), ne demandait qu'à sortir. Donc, s'engouffrer plus avant, dans la couleur, la coulure, comme un singe, l'éventration du gris, comme un singe, la trouée grandissante du centre (ventre rouge, jaune ou vert), comme un singe, la déchirure de l'espace monochromé, d'où remonte vivement l'organique, l'intérieur plus que l'intériorité.

Que l'aplat-carton, secoué, traversé par le singe, le signe du vivant, témoigne d'une circulation rétablie, entre la *noirceur fondamentale* (de tout un chacun) et l'irruption fauve du monde : ciel jaune, sang vert, arbre roux.

Certes, les couleurs sont encore sales, partielles, bavent et béent quelque peu. Sont tremblantes, pantelantes, hagardes ; frottées plutôt qu'appliquées, assénées plutôt que posées, car la discussion est vive ! Le débat se poursuit, équilibre rompu, au risque que tout se casse la gueule.

À l'image de l'être, debout, sur le fil du rasoir comme du rasoir, que seules une ironie passagère et la crudité des choses maintiennent, de ce côté-ci (D'où vient, Patrick Sainton, ce sourire si doux ?). Dans sa viscéralité inattendue (vifs badigeons brossés et tournés avec force), l'intrusion de la couleur vise l'éclatement du doute et de la douleur. Celui de peindre, celle de vivre. Celui de vivre, celle de peindre. Quand, seuls, le silence de la lecture, la lente conjuration de la fabrique, l'astreinte libératrice de l'atelier, vous sauve (de vous-même ?) !

Tels des phares trouant, par moments, l'obscurité (opacité relative de ce monde où chacun cherche sa voie), des (bouts ou lambeaux de) phrases tournent, reviennent, indéfiniment ressassées et condensées, forment cette parole remâchée, tendue, éclairante, valant pour leurs auteurs (philosophes et écrivains illustres qui nous) comme pour celui qui depuis longtemps les rumine. Et ainsi, réenclenchées, réarmées, transformées, réduites à leur simple explosion : déflagration plastique et poétique, déflagration du sens et de la pensée ; qu'à tout coup, elles proposent, telle, dans le "tableau Saintonien", une fenêtre toujours béante.

On l'a dit, on le répète ici : les *autoportraits* font pendant aux *portraits*, conçus en parallèle et construits en miroir — et scandant, dans la danse des éléments et motifs idoines, l'engagement de l'artiste. Sa fidélité aux autres et à lui-même. Sa non-renonciation (contre la plaie et l'appelé de soi-même, ou contre la fin ultime, à quoi opposer *notre* faim de vivre, problématique à l'heure de « l'activation des besoins virtuels » et de la con/SOMMATION obligatoire).

« À la fin, a-t-on toujours aussi faim ? » Oui, répond puissamment le travail de Sainton. Le sens est à trouver en permanence. Il glisse, s'étiole ou s'efface ; d'où qu'on se doit de le restaurer ! Il nous faut travailler dans la précarité de cela qui s'affirme et se dérobe sans cesse, comme les noms dans la mémoire.

Si l'art n'est ni une solution ni une absolution (ou alors, une *solution transitoire*), artistes, écrivains et philosophes sont là pour nous aider (à mieux vivre ?). Le combat se mène, debout, au jour le jour et de bout en bout ; contre le joug (propagande, aliénation salariée, parasitage idéologique) et dans l'horizontalité de la fabrique, puis, la verticalité de l'arbre et, une fois achevée, de l'œuvre au mur. Chaque jour de peinture¹ est un jour gagné. Une chance. Rien d'autre à déclarer ? Non, rien d'autre.

Olivier Domerg, La Ciotat, 17 janvier 2007

Petite typologie plastique

Quels sont les éléments qu'on retrouve, d'une série l'autre, dans le passage des portraits aux autoportraits ?

Le et les matériau(x) : cartons, de toutes sortes, toute origine, de différentes textures et couleur. Cartons, matière de base, support et surface de la peinture, déclinés parfois en boîtes. Mais aussi, papiers divers, communs ou pas, coupures de presse, pages de livres, *ready made* prélevés, ici ou là, dans des dépliants, magazines, voire, catalogues ou textes d'amis.

Mais encore, bois grossier et fil de fer pour les installations, les boîtes, les volumes. Palettes, cageots, planches, draps, pour la plupart, matériaux de récup' — "choses de peu", rebut qui traversent l'œuvre depuis le début !

Les outils restent : marqueur, scotch marron ou transparent, ciseaux, colle, pour les principaux. Encre, peinture, plus souvent maintenant, beaucoup plus souvent.

Syntaxe identique, pour cette "grammaire plastique" dont parlait Frédéric Valabrègue à son propos : les traces, empreintes de pas, traits, glacis, repentirs, salissures. Présence de motifs récurrents : têtes de mort, figure de l'arbre, logotypes, crochets, ratures. Les phrases, citations tronquées, énoncés barrés, mots d'auteur, disparus/revenus, souterrains/résurgents, circulant de manière intermittente d'une œuvre l'autre.

¹ Remplacer le mot "peinture" par le mot "lecture" ou "écriture" ou tout autre qui vous siéra !

